



SYLVIE G.

Femme fatale

Aucun homme
ne lui résiste.
Ou ne lui survit.

roman

*Femme
fatale*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

G., Sylvie, 1972- , auteur
Femme fatale / Sylvie G.
ISBN 978-2-89431-600-9

I. Titre.

PS8613.O93F45 2018 C843'.6 C2017-942338-X
PS9613.O93F45 2018

© 2018 Les éditions JCL

Photo de la couverture : Shutterstock

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS/TRANSAT

asdel.ch



Suivez Les éditions JCL sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

SYLVIE G.

*Femme
fatale*

LES ÉDITIONS JCL 

Pour toi, où que tu sois

1

Katriana
Damian Scott

Damian Scott a les yeux rivés sur cette femme qui paraît tout droit sortie d'un fantasme : une chevelure de jais, des ongles laqués rouge sang et surtout cette bouche pulpeuse qu'il ne cesse d'imaginer autour de son membre enflé qui menace de percer son pantalon. Pour ajouter à l'illusion de déesse du sexe, elle discourt d'une voix langoureuse, agréablement teintée d'un accent qui rappelle vaguement celui d'une Russe.

De passage à Boston, cette mystérieuse inconnue a communiqué avec lui deux jours plus tôt en espérant obtenir une soumission pour la construction d'une résidence secondaire. Lors de la discussion téléphonique, Katriana souhaitait que l'entrepreneur la conseille sur le quartier que devrait choisir « une femme célibataire en quête d'aventures », des paroles qu'elle a ponctuées d'un rire sensuel. Pour ajouter à cette allusion libertine, elle a suggéré que le quinquagénaire la rencontre dans sa suite du Ritz-Carlton. Scott n'a pas hésité un seul instant à aller vérifier qui pouvait bien se cacher derrière cette proposition alléchante.

Le premier coup d'œil sur la cliente lorsqu'elle a ouvert la porte, il y a maintenant une heure, a vite confirmé qu'il venait de gagner à la loterie. La pièce était baignée d'une luminosité modérée et d'un rythme langoureux, deux éléments aussi suggestifs que réjouissants. Champagne à la main, vêtue d'une robe noire au décolleté profond, la femme l'a détaillé de la tête aux pieds, de son regard bleu saphir.

— Intéressant, a-t-elle ronronné comme une chatte avant de se tourner, sans même lui serrer la main.

S'il a été étonné par cette façon peu conventionnelle de commencer un rendez-vous professionnel, Damian Scott n'a retenu que le roulement irrésistible de son «r» lorsqu'elle a prononcé le compliment à son égard, qui dissimulait à peine une invitation à se mettre au lit. Le déhanchement provocant de la femme en noir amplifiant l'érection qui naissait déjà dans son pantalon, il n'a fallu que quelques secondes pour qu'il s' imagine baiser cette salope.

La bouche en premier, a-t-il songé.

Ne résistant à aucune occasion d'insinuer le sexe dans la conversation, l'homme d'affaires ne s'est pas non plus gêné pour lorgner les cuisses que découvrait la robe échancrée de sa cliente. Il savait par sa façon de le fixer, chaque fois qu'elle croisait et décroisait ses jambes fuselées, qu'elle ne cherchait qu'à l'attiser, plus qu'il ne l'était déjà.

Justement, à présent que les discussions sur le budget colossal dont dispose Katriana sont terminées, il sent de plus en plus son pantalon se resserrer. Ce jeu de séduction a assez duré, il la veut. Maintenant.

Faisant écho à sa réflexion silencieuse, la femme dépose son dossier en soutenant le regard de l'homme venu la rencontrer. Lentement, elle s'incline pour récupérer la bouteille de mousseux et exhiber sa poitrine voluptueuse par la même occasion.

— Champagne ? s'enquiert-elle tandis que Damian Scott se délecte de l'entrecuisse invitant que la Russe expose volontairement au moment de lui resservir du liquide doré.

Sous cette dentelle noire, il devine un jardin chaud et humide dans lequel il pourra bientôt s'enfoncer. Il se promet de le faire sans la moindre retenue.

Cette chienne en redemandera, s'excite-t-il en imaginant ses cris jouissifs.

Saisissant au passage les yeux indiscrets de son invité sur elle, Katriana lèche sensuellement ses lèvres colorées de rouge cerise.

— Maintenant que nous avons clarifié notre entente, auriez-vous une suggestion pour occuper notre soirée ? chuchote-t-elle en rivant ses iris aux siens, anéantissant ainsi tout doute qui pourrait subsister sur ses intentions.

L'homme d'affaires s'esclaffe d'un rire rauque tandis que des images dépravées se déchaînent dans son esprit.

— J'ai bien une idée ou deux, admet-il, une main glissant vulgairement sur le renflement de son pantalon.

— C'est bien ce que je pensais, rétorque-t-elle, en haussant un sourcil séducteur.

Captant sa répartie comme le feu vert officiel, Scott s'apprête à se lever, mais Katriana l'intime d'un geste de patienter.

Sourire aux lèvres, la femme en noir se dresse sur ses vertigineux escarpins rouges, sous les yeux hypnotisés de l'entrepreneur. Scott se régale de son petit cul serré en l'observant onduler les hanches jusqu'à son sac à main. Pendant que l'homme s'agite d'excitation sur son siège, la Russe récupère un pistolet et en un battement de cils appuie sur la gâchette.

La balle transperce le cœur de Damian Scott dans un sifflement à peine perceptible.

2

*La femme n'est pas en position de désir, elle est en position,
bien supérieure, d'objet de désir.*

JEAN BAUDRILLARD

Jonathan Serra émerge de sa courte nuit en entendant son téléphone vibrer sur la table basse près du lit.

— Serra, s'annonce-t-il d'une voix âpre.

— On vient de trouver le corps d'un homme au Ritz-Carlton, je t'attends là-bas, l'informe Adam Kelly.

Après une brève salutation à son coéquipier, l'enquêteur dépose son portable et se frotte les cheveux en analysant le décor autour de lui. Malgré les quelques bières de trop, il ne met qu'une seconde à se rappeler où il a passé la nuit. L'appartement bien rangé et propre constitue le meilleur indice prouvant qu'il n'est pas chez lui. Le parfum de lavande sur l'oreiller, les draps de satin bleu ainsi que la commode qui regorge de produits de beauté confirment sa première hypothèse. Le corps nu d'une blonde aux courbes généreuses, à la peau crémeuse, certifie le premier souvenir qui lui revient de la nuit précédente : du sexe agréable certes, mais sans lendemain. L'universitaire n'était pas que jolie, mais intelligente et ambitieuse aussi. Dommage qu'il

devra la décevoir avec une justification merdique sur les raisons pour lesquelles ils ne se reverront plus. Il déteste avoir encore cédé à quelques sourires et battements de cils aguicheurs. Être un briseur de cœur n'est pas une étiquette qu'il aime porter, pourtant c'est la réputation qu'il s'est taillée à force de cumuler les conquêtes.

Le jeune homme se glisse doucement hors des draps, en espérant ne pas réveiller la fille de qui il ne se souvient même plus du nom.

— Hé! fait-elle en agrippant le bras du policier pour l'empêcher de s'éloigner.

Foutu. Je ne serai pas quitte avec une note gentille sur l'oreiller, cette fois, songe-t-il. Après avoir pris le temps de retirer une mèche de cheveux du visage de sa belle hôtesse, il murmure :

— Je suis désolé, je dois travailler. Ils m'attendent déjà.

Lorsqu'elle s'approche de lui, Jonathan ne peut résister à la tentation d'embrasser ses lèvres tièdes et veloutées. Il s'y attarde plus longtemps que prévu quand le souvenir de cette bouche autour de sa virilité vient titiller son esprit.

— Hum..., soupire la jeune femme. Autant tout ça me plaît, autant je t'assure que je n'ai pas besoin d'un dessin, Jo. Je sais bien que tu passeras cette porte pour la dernière fois. Tu dois manger de toute façon, alors laisse-moi te préparer un sandwich pour la route pendant que tu te douches, propose-t-elle en saisissant la mâchoire de son amant pour lui voler un dernier baiser. Tu n'iras quand même pas au travail sans te laver.

Jonathan esquisse un sourire, malgré lui. Certaines comprennent plus vite que d'autres, se réjouit-il.



La chambre d'hôtel condamnée par le périmètre établi par les policiers est presque déserte lorsque Jonathan Serra arrive sur les lieux du crime. Le corps d'un homme bien vêtu, assis sur une bergère, la tête légèrement inclinée vers l'avant, trône au centre de la pièce. Quelqu'un ignorant sa mort pourrait penser qu'il s'est endormi. Le lit n'est pas défait et personne ne s'y est allongé à en juger par les couvertures parfaitement lissées. *Le meurtre a donc eu lieu avant la nuit... ou c'est ce qu'on souhaite nous amener à croire*, cogite le policier.

— Merde ! Mais où étais-tu ? s'énervé son collègue.

— Elle était gentille, je n'ai pas eu le courage de la laisser en plan lorsqu'elle m'a servi à déjeuner. Désolé.

— Ce que tu peux me faire chier, grogne Adam en lui catapulant une paire de gants.

— Alors, qu'est-ce qu'on a ici ? demande le jeune détective qui enfle les deux pièces de latex.

— Un cadavre, résume Adam.

Les deux hommes s'esclaffent d'une seule voix tandis que le technicien d'identification judiciaire, celui que Jonathan surnomme amicalement Dexter, les dévisage d'un œil intrigué.

— Homme blanc, de toute évidence, commence Gilbert O'Reilly en affichant un rictus, fin de la cinquantaine. La victime a été atteinte d'une seule balle en plein cœur.

Comme personne ne semble avoir entendu la déflagration, le pistolet doit assurément être un PSS de petite taille. Bien que pas totalement silencieux, il est le moins bruyant de sa catégorie. En plus, on peut supposer que le meurtrier qui est entré ici pour l'abattre espérait transporter son arme discrètement, ce qui représente un jeu d'enfant avec ce pistolet de fabrication russe. Quoi qu'il en soit, les balles subsoniques qu'il exige sont facilement identifiables.

— Donc, le résultat de la balistique pourra confirmer ta théorie ? s'enquiert Adam en jetant une œillade au rouquin.

— Oui. Sinon quelqu'un l'a tué ailleurs avant de le traîner dans cette pièce. Ce qui me semble bien moins discret et plutôt inefficace, remarque le technicien en dissimulant un sourire.

— En effet ! acquiesce Adam.

— De toute façon, notre équipe s'occupe déjà des caméras vidéo, mais une étude préliminaire par la sécurité de l'hôtel n'a rien donné de concluant. Personne ne transportait de sac d'un mètre quatre-vingt-huit, ironise-t-il.

Pendant cette conversation, Jonathan examine la scène du crime. La chic suite est impeccable, comme si personne n'y avait mis les pieds. Aucun ordinateur, aucun document ou crayon ne sont sortis de la mallette de l'homme. Il n'y a ni verre souillé ni bouteille d'alcool sur la table où il est installé. Il repose sur son siège, de la même façon que s'il s'était assis dès son arrivée et avait attendu sa mort. Jonathan se rend vers les pièces d'identité de la victime, rassemblées dans un sac plastifié sur un meuble à proximité. Damian Scott est entrepreneur en construction selon les cartes de visite

que contenait son portefeuille. Il est marié à en juger par une photo de famille assez récente. La callosité de sa main gauche indique qu'il a retiré son alliance. *Divorcé?* réfléchit Jonathan.

— Avez-vous trouvé son jonc? demande le policier.

— Oui, dans la poche de son pantalon, confirme le technicien. On pense qu'il était peut-être ici pour retrouver sa maîtresse. Ce n'est qu'une hypothèse non vérifiée, mais les deux condoms découverts au même endroit me font pencher vers l'affirmative. Il pourrait aussi être venu à un rendez-vous d'affaires avant ou après une rencontre avec une femme ailleurs. Bien qu'une chambre d'hôtel soit un lieu inusité pour conclure un contrat pour l'achat d'une maison, vous en conviendrez.

— La suite était à son nom? s'intéresse Jonathan, les doigts sur le menton pour gratouiller sa repousse de barbe.

— Oui. Elle a été réservée et payée en entier il y a deux jours, par une femme qu'on croit être sa secrétaire, les informe O'Reilly. Nous sommes à vérifier cette donnée ainsi que la carte de crédit ayant servi à régler les mille trois cent quatre-vingt-dix dollars nécessaires pour cette superbe suite exécutive, annonce-t-il en reprenant son appareil photo pour effectuer quelques clichés supplémentaires.

— Je devine qu'il n'y a aucune empreinte ou trace d'ADN?

— Exact! confirme Adam en se remettant sur pied après s'être penché sous le lit. Même si le choix de l'espace luxueux et l'abus de parfum évident de la part de la victime

nous indiquent que c'est une femme qu'il venait rencontrer qui l'a probablement abattu, il ne faut pas négliger la thèse possible du mari jaloux qui savait que son épouse avait une aventure.

— Nah ! réfute le spécialiste. Un drame passionnel aurait laissé des traces de violence. Sinon le corps serait criblé de plusieurs projectiles, selon moi. Mais supposons pour un instant que nous nous trouvons devant un assassin au tempérament posé. Amusons-nous à faire comme si, et permettez-moi de vous expliquer la raison justifiant que je n'adhère pas à l'hypothèse du mari cocu, meurtrier, calme et doué pour l'effet de surprise.

Les deux policiers échangent un regard railleur tandis qu'O'Reilly se rend devant la porte d'entrée de la suite avant de reprendre.

— Si on exclut le transport du cadavre plié en quatre dans une valise, commence-t-il très sérieusement, la victime a été tirée à bout portant. On devra confirmer la portée de l'arme, mais s'il s'agit bien du PSS, il est préférable de l'utiliser à moins de vingt mètres. Donc, l'endroit où je me tiens représente la limite acceptable, remarque-t-il en levant les yeux vers ses interlocuteurs afin de vérifier leur accord. Ainsi, pour que ton hypothèse tienne la route, il aurait fallu que l'homme entre ici et s'approche sans que la victime se retourne, parce que, selon toute vraisemblance, il n'a pas bougé. Il est dos à moi, alors que la balle a perforé le devant de sa cage thoracique et le siège n'est pas percé. On est d'accord sur ce point ?

Jonathan et Adam dodelinent de la tête machinalement.

— Supposons un moment que notre mari jaloux et invisible se soit rendu jusqu'ici, reprend-il en se positionnant à dix mètres devant le corps inerte. Il y aurait possiblement eu une lutte ou du moins un bref mouvement de la part de Scott qui, logiquement, aurait essayé de s'enfuir ou de se défendre. Ce qui aurait laissé des traces. Or, il n'y en a aucune, conclut-il.

— À moins qu'il ait été tué ailleurs dans la pièce et que le meurtrier ait tout nettoyé après l'avoir installé sur cette chaise ? suggère Jonathan.

— Oui, on s'entend pour le récurage. Pour le reste, je n'y crois pas. Damian Scott fait environ quatre-vingt-cinq kilos. Le lever à bout de bras est compliqué – un autre argument valable pour le sac de transport peu probable –, précise-t-il à l'intention d'Adam, et le traîner jusque-là aurait laissé un quelconque petit résidu de semelle, ce qui n'est pas le cas. Sans parler que ça augmentait un risque de répandre de l'ADN sur la victime. Je crois sincèrement que le corps a été abandonné exactement au même endroit, sans même avoir été touché après le meurtre. En plus, selon mes observations préliminaires qui devront être validées, dit-il en sortant une feuille et un crayon pour illustrer la trajectoire et l'inclinaison de la balle, le tireur se tenait là, insiste-t-il du bout de sa mine en jetant un œil à ses collègues attentifs. Dans cette chambre, ça se situe environ ici, explique le technicien en se rendant près du lit. Ce qui est plausible en fonction de la distance, de la course du projectile ainsi que de la position de la victime.

— Donc, à moins que ce soit toi l'assassin, il y a peu de chance qu'il ait pensé à tous ces détails, rigole Adam.

— J'ai un alibi, se défend O'Reilly. J'étais chez Natacha.

— Natacha! Oh! Je n'ai jamais entendu ce prénom avant, se réjouit Adam.

Une conversation s'ensuit sur cette nouvelle flamme, alors que Jonathan continue d'analyser la scène où il doute de trouver quoi que ce soit. Tout indique que le meurtrier a bien effectué son travail pour éliminer les indices, ce qui compliquera le leur pour remonter à lui.

— Bon! lâche Jonathan presque aussitôt, jugeant qu'il n'y a plus grand-chose à observer.

— Oui, j'ai aussi beaucoup à faire, s'excuse le spécialiste avant de retirer ses gants, donnant ainsi le signal qu'il est temps de plier bagage.



Après être demeuré une demi-heure supplémentaire à l'hôtel, histoire de se donner meilleure conscience pour son retard, Jonathan Serra est de retour au bureau où il dépouille ce qu'il a pu dénicher sur Damian Scott. L'entrepreneur était bel et bien marié depuis plus d'une vingtaine d'années. De toute évidence, ce père de deux enfants grossissait ses revenus en vendant de la dope, car une quantité non négligeable de coke a été trouvée dans sa BMW. La taille de la résidence familiale ainsi que les acquis matériels qu'il possédait indiquent que son entreprise allait bien ou que son petit boulot d'à côté rapportait gros. La thèse de la dette de drogue semble improbable, mais il reste à vérifier les comptes pour le confirmer. La suite a bien été réservée par une femme, selon ce que persiste à affirmer

une employée de l'hôtel. Elle s'en souvient, car la dame est demeurée en ligne longtemps pour s'assurer d'obtenir cette chambre et aucune autre. C'était la préférée de Scott, paraît-il. Pourtant, après vérification, l'enquêteur a appris que l'homme d'affaires n'a jamais logé au Ritz-Carlton auparavant. Aussi, un bref coup de fil passé à sa secrétaire a permis d'infirmier que c'est elle qui avait téléphoné au chic hôtel. L'assistante a cependant pu confirmer que les coûts ont bien été portés à la carte de crédit de son patron.

— Qui croyait baiser s'est fait baiser ! décrète le policier à voix haute, bien qu'il soit seul dans son espace de travail.

En effet, sans avoir d'indice concret, Jonathan pense comme Gilbert O'Reilly, soit que Scott avait rendez-vous avec une femme et que c'est elle qui l'a abattu. Outre les explications du technicien, il y a la propreté du lieu qui le piste vers un assassin féminin, car les femmes ont le souci de laisser une scène de crime impeccable. Du moins, c'est ce que lui démontre sa courte expérience d'enquêteur. En revanche, le mobile ne lui semble pas si évident. Jalousie ? Jonathan n'y croit pas vraiment. À moins que la meurtrière soit son épouse ayant appris son infidélité. Dans ce cas, on parlerait davantage de crime passionnel. Le manque d'indices laissés sur place sème un doute que le meurtre ait été commis dans un moment d'accès de colère, comme l'a soulevé Gilbert. Il semble plutôt avoir été planifié. En revanche, la petite fortune qui reviendra à sa conjointe serait un motif intéressant. Ce sera à vérifier. Ce pourrait aussi être une ex-maîtresse éconduite, en supposant que son mode de vie volage se confirme. Possible. Pour l'instant, le mystère reste entier puisque le visionnement des caméras n'a rien donné. Pas étonnant, vu le matériel de sécurité

qui paraît dater de la même époque que la construction de l'hôtel, en 1927 ! Les pieds sur son bureau, le flic frotte ses cheveux en listant les points à valider pour libérer son esprit.

- Sortir les états financiers de la victime
- Vérifier les relevés téléphoniques
- Fouiller...

— Suis-moi, lui ordonne son lieutenant en passant près de son bureau comme un coup de vent.

Armé de sa liste inachevée, Jonathan attrape son café ainsi que son muffin sans tarder et lui emboîte le pas.

— Rien d'intéressant, résume-t-il en s'installant devant son supérieur.

— Ouais, je sais. J'ai déjà discuté avec Adam. Ce n'est pas de cette affaire que je veux te parler, annonce-t-il en refermant la porte tandis que le flic cherche un endroit pour déposer son gobelet sur ce pupitre bordélique.

Jonathan regrette de l'avoir suivi aussi vite. Il se doute que le sujet sera son nouveau coéquipier après le départ d'Adam au quartier général. C'est génial pour son collègue qui travaillera dorénavant aux affaires internes, un poste qu'il convoite depuis un moment déjà. La mauvaise nouvelle est pour lui. Non seulement ils ne seront plus dans le même bureau, mais en plus, Adam déménage à l'autre extrémité de la ville, à Roxbury. Ainsi, Jonathan perdra son fidèle partenaire avec qui il a fait ses preuves ces quatre dernières années. Il détache un morceau de son muffin, se l'enfonce dans la bouche et lève ensuite des yeux suspicieux vers son patron en mâchant lentement.

— Ah! Ne sois pas aussi sentimental, Jo. Je t'assure que j'ai une excellente nouvelle pour toi.

— Laisse-moi deviner: une jolie recrue avec un cul d'enfer, suggère le jeune policier avant de prendre une gorgée de son café.

— Comment tu le sais?

— Ce sont les paroles exactes que tu as prononcées lorsque tu m'as annoncé que je travaillerais avec Adam, lui rappelle-t-il, un sourcil rieur bien arqué.

— Cette fois, c'est vrai, rigole l'homme au crâne dégarni. Seulement, ce n'est pas une débutante, Elisabeth Stevens arrive du D-14 de Brighton. Je n'ai aucun doute qu'elle te plaira, elle est brillante en plus. Tiens, voici son dossier, elle commence demain.

Ce n'est pas la peine d'argumenter. Même s'il trouvait n'importe quoi dans cette chemise pour plaider l'incompatibilité de caractère ou une autre connerie du genre, il devra accueillir gentiment cette personne qui vole la place de son meilleur ami, même si ça le fait chier.

— Pourquoi vient-elle ici? fait mine de s'intéresser Jonathan.

En patientant pour obtenir la réponse, il mord dans son muffin à pleines dents. L'attitude de son supérieur qui détourne subtilement les yeux vers la fenêtre confirme que ça ne lui plaira pas. Toujours en attente du mensonge que lui prépare Mike Besner, Jonathan libère son tee-shirt des miettes de gâteau dont il est recouvert.

— Bah ! Elle est seulement un tantinet intense, rétorque-t-il avant de cacher un rictus bien dessiné derrière sa tasse.

— Concrètement ? demande le policier d'un ton monocorde tout en continuant son nettoyage méticuleux.

— Un type qui a violé sa nièce de quinze ans a été relâché faute de preuves. Elisabeth a pété les plombs, marmonne-t-il, le nez dans son café.

— Tu pourrais traduire «pété les plombs» ?

— Elle lui a tiré dans le pied, avoue-t-il.

L'air découragé, Jonathan catapulte son gobelet vide dans la poubelle.

— Elle a écopé de quoi ?

— De rien. On l'a défendue en prétendant que le coup était parti sans avertissement.

— Je vois. Elle couche avec quelle grosse tête pour être aussi bien protégée ? s'intrigue Jonathan, avant d'engouffrer le restant de son muffin.

— Personne ! Pas qu'ils n'ont pas essayé. Ils ont tous tenté leur chance. Tu seras le premier à y parvenir, rigole-t-il.

— Ah ! Fous-moi la paix !

Sur ces mots, Jonathan se lève, récupère le dossier et tourne les talons pour sortir du bureau sans prêter un regard de plus à son supérieur. Le rire rauque de Besner résonne encore lorsqu'il referme la porte.



Tony Bennett chante dans les haut-parleurs de la chaîne stéréo placée dans le salon de la maison où Jonathan a grandi. Les arômes de tarte aux fraises embaument la cuisine pendant que la tablée se régale du délicieux confit de canard d'Evelyn, sa mère. Ravi d'entendre les éclats de joie de sa grand-mère à sa gauche, le policier savoure le vin dont son père vient de vanter les qualités. Comme chaque semaine, la famille Serra est réunie pour un souper dominical. Les discussions sont à bâtons rompus, la bonne humeur est au rendez-vous et Jonathan fait le plein de normalité. La plupart du temps, les conversations en lien avec le travail sont interdites, mais bien sûr, avec un père juge et une mère psychologue judiciaire évoluant dans le même domaine, cela entraîne parfois quelques exceptions. Chaque écart de conduite se voit vite soulevé par Joan, la grand-mère maternelle de Jonathan. Elle-même psychologue avant sa retraite, elle soutient que des sujets légers durant les repas solidifient les relations en plus de favoriser une meilleure digestion. Bien que son argument soit la cible de moqueries, il a toujours été respecté religieusement par les membres de la famille. Il faut admettre que les repas du dimanche sont les moments de détente que tous attendent avec impatience chez cette famille aux liens tissés serrés.

— Alors, Jonathan, tu as décidé quand tu me feras un arrière-petit-fils? relance grand-maman pour la énième fois.

Jonathan attrape son verre de vin en balançant la tête, un sourire timide inscrit sur les lèvres.

— Je te promets que dès que je rencontre une femme, je me penche sur ce dossier, mamie.

— Mais non, mon chéri, c'est sur elle que tu devras te pencher, s'esclaffe l'octogénaire.

Son rire sincère est vite accompagné de celui des parents du policier. Le rouge aux joues, Jonathan secoue la tête dans tous les sens. Même s'il a souvent cette discussion, il trouve toujours aussi embarrassant d'entendre sa grand-mère faire des insinuations si déplacées.

— Je m'en souviendrai, rigole le jeune homme. En attendant, quelqu'un veut d'autres légumes ? demande-t-il en se levant, désirant fuir cette conversation au plus vite.



Maintenant installé dans la salle de séjour, Jonathan sirote le liquide aux reflets cramoisis restant dans sa coupe. Joan est rentrée chez elle depuis un moment, et son père vient de le laisser pour finir de rédiger son verdict sur une affaire importante, très médiatisée. C'est ce dossier qui a meublé leur discussion entre hommes pendant que sa mère placotait au téléphone avec la tante de Jonathan. Il aime ce temps précieux passé avec son père qu'il admire pour ses qualités professionnelles. L'écouter lui relater son expertise s'avère toujours enrichissant pour le jeune policier. Arriver à rendre des décisions sur des procès qui donnent parfois envie de s'arracher les cheveux n'est pas reposant. Tout n'est pas noir ou blanc, lui rappelle régulièrement son père. Un jour, Pierre Serra avait confié à son fils qu'il rencontre souvent des dilemmes moraux avant de remettre son verdict. Lorsque Jonathan lui avait demandé de préciser sa

pensée, le juge avait répondu que, même si le droit tranche, il voudrait quelquefois laisser parler son cœur. Toujours en quête de clarification, Jonathan avait insisté.

— Mon fils, quand tu dois autoriser la liberté à un homme, que tu sais sans l'ombre d'un doute être responsable du meurtre de son propre enfant, mais que faute de preuves tu dois prononcer haut et fort «non coupable», à ce moment précis, tu souhaiterais que le système de justice soit bien différent, avait-il avoué.

C'est ce jour-là que Jonathan avait réellement compris la pression que son père subit en tant que juge de droit criminel. Et c'est aussi à cet instant qu'il s'est senti choyé d'avoir été éduqué par un homme tel que lui. Malgré son métier exigeant et ses horaires parfois compliqués, son père est toujours demeuré présent pour Jonathan. Bon nombre de ses amis n'ont pas eu sa chance, il en est conscient.

— Tout est prêt pour le mariage de ta cousine, annonce Evelyn en rejoignant son fils, qui ne s'occupe à rien d'autre que de faire tourner son vin dans sa coupe.

Jonathan étire le bras pour laisser sa mère se blottir contre lui. En embrassant le dessus de sa tête, il respire en toute discrétion les effluves d'agrumes de son parfum. *Je ne me lasserai jamais de cette odeur*, songe-t-il.

— Rappelle-moi la date.

— Le 17 juin. Alors, tu viendras accompagné ? s'enquiert-elle en retirant sa pince de cheveux pour mieux s'appuyer contre son fils.

En vérité, Jonathan n'y a pas encore réfléchi. Bien sûr, ce serait plus intéressant de se rendre à cette cérémonie avec une escorte, mais il ne voit pas qui il pourrait inviter sans que ce genre de rendez-vous laisse planer le doute dans l'esprit d'une femme qu'il souhaite la présenter à sa famille. Il veut éviter toute confusion, car à ce jour aucune n'a réussi à toucher son cœur. Du moins, pas suffisamment pour qu'il entrevoie avec elle un avenir sérieux.

— J'imagine qu'il faudrait que je m'y mette, finit-il par marmonner.

Tandis qu'il avale d'un trait son grand cru, sa mère se redresse et se tourne vers lui pour le dévisager. Ses iris, aussi bleus que ceux de Jonathan, demeurent rivés longtemps sur lui sans qu'elle prononce un seul mot.

— Quoi? dit-il en rigolant.

— Tu sais que mamie ne veut pas te mettre de pression, n'est-ce pas?

— Bien sûr. N'empêche que j'aimerais quand même lui donner un arrière-petit-fils, répond-il en s'appuyant la nuque sur le canapé.

— Ou une arrière-petite-fille, corrige Evelyn.

— Ou une arrière-petite-fille, répète-t-il en souriant.

Après un moment à fixer les lattes du ventilateur qui tournent au-dessus de sa tête, il ajoute :

— Mais je n'aurai jamais d'enfant avec n'importe qui, juste pour poursuivre la lignée des Serra.

— Et c'est tout à ton honneur, rétorque sa mère en lui prenant la main. Un jour viendra où cette femme se présentera devant toi et tu sauras que c'est celle que tu espérais. En attendant, il n'y a rien de mal à magasiner un peu. Il faut essayer beaucoup de chaussures avant de trouver la bonne paire, tu sais ?

— Ah, maman ! s'offense-t-il, bien qu'il réprime mal son envie de rire.

— Je te taquine parce que je t'aime, mon chéri, rétorque Evelyn en se blottissant de nouveau contre le torse de son garçon.

— Je t'aime aussi, répond-il en resserrant ses bras autour de sa mère.



La porte s'ouvre sur un espace petit, mais bien suffisant pour un homme seul. Malgré l'absence de cadres sur les murs ou d'objets décoratifs dans la bibliothèque, l'appartement du policier reste accueillant. Pas aussi rangé que le souhaite sa mère, mais suffisamment pour recevoir des amis lorsque la solitude lui pèse trop. Comme maintenant. S'il n'était pas si tard, il se rendrait au pub quelques rues plus loin pour siroter une bière et discuter avec Rebecca, la nouvelle barmaid. Elle occuperait bien sa soirée... et peut-être une partie de sa nuit, lui souffle sa mauvaise conscience. Le peu d'heures de sommeil qu'il a cumulé la veille devrait suffire à le dissuader d'aller y faire un saut, mais c'est surtout le vin dont il a abusé qui le persuade qu'il est plus sage de rester tranquille. Le temps de lancer quelques vêtements dans la lessiveuse, Jonathan se laisse choir sur le

canapé. Télécommande à la main, pieds sur la table basse, il cherche un film susceptible de lui changer les idées. Sans succès.

Visionnant distraitemment une émission de rénovation, il écoute le tic-tac régulier de la trotteuse de son horloge. Il augmente le volume de son téléviseur pour éviter d'entendre le bruit assourdissant du silence. Après un moment, il se lève pour récupérer une bouteille d'eau au réfrigérateur. Appuyé sur son comptoir de cuisine, à boire à petites gorgées, il observe le vide de son triste appartement. Il récolte son cellulaire dans la poche arrière de son jean et y glisse un pouce hyperactif sans savoir précisément ce qu'il cherche. Après avoir fait deux tours complets de son répertoire téléphonique, il remet son appareil là où il l'avait cueilli. En scrutant la pièce, désespérément à la recherche d'une idée de divertissement, il pose les yeux sur le dossier qu'il a laissé sur la table en arrivant. C'est celui d'Elisabeth Stevens, sa nouvelle coéquipière. Un goût amer lui remonte dans la gorge en songeant qu'Adam quittera le bureau dans deux semaines.

— Attends-moi, Rebecca, chuchote-t-il pour lui-même avant de saisir ses clés et de sortir de chez lui.

Remerciements

D'abord, un merci à Daniel Bertrand pour ta précieuse collaboration et ta confiance dans mes différents projets. Durant celui-ci, j'ai eu la chance d'être soutenue par Elsa Galardo et Stéphanie Roy, deux femmes inspirantes. Elsa, ton dynamisme m'insuffle une brise d'air frais. Stéphanie, ton professionnalisme ne cesse de m'impressionner. Pendant le processus d'édition de *Femme fatale*, j'ai pu apprécier à sa juste valeur toute l'étendue de votre ouverture d'esprit ainsi que votre façon si respectueuse et agréable d'échanger vos idées. Vous côtoyer est un réel privilège.

Pour l'écriture de ce roman, j'ai pu profiter d'informations et de recommandations d'une policière qui a eu la gentillesse de m'offrir de son temps. Merci Annie «la police» d'avoir été si généreuse pendant notre entretien. C'est toujours un plaisir de te rencontrer.

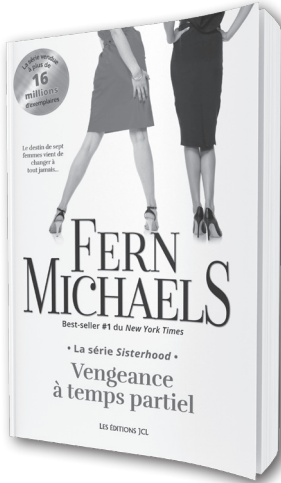
Mes chers lecteurs, sans vous je suis qu'une fille avec trop d'idées. Grâce à vous, je deviens une auteure. Merci de vous procurer mes romans, de me suivre dans cette belle aventure et de me faire part de vos commentaires.

Merci aux deux personnes si précieuses dans ma vie de continuer à m'appuyer dans tout ce que j'entreprends.

Encore plus aux Éditions JCL

Vous avez aimé *Femme fatale*?

Vous apprécierez sûrement les titres suivants :



La série *Sisterhood* Vengeance à temps partiel

Fern Michaels

La vie est totalement injuste. La majorité des femmes le savent, mais que peuvent-elles y faire? Des miracles... si elles font partie du *Sisterhood*.

* * *

Dévastée par la mort tragique de sa fille, frappée par un chauffard fou qui a bénéficié de l'immunité diplomatique, la richissime Myra Rutledge décide de former un cercle secret : le *Sisterhood*. Ce groupe réunit sept complices partageant une colère noire découlant de préjugés dont elles sont victimes – mari infidèle, collègue sexiste, système judiciaire déficient ou autres aberrations.

Liées par leur tragédie personnelle, elles décident de se faire justice elles-mêmes, se découvrant du coup une force intérieure insoupçonnée. Si dans l'adversité certaines s'effondrent, d'autres se relèvent et passent à l'attaque !

Visitez jcl.qc.ca pour plus de détails.



Je t'aime... Moi non plus Tome 1. Illusions

Catherine Bourgault

Jenny Lane s'était promis une année d'études paisible et sérieuse. Mais bousculée sur le plancher de danse d'un club new-yorkais, elle tombe dans les bras de Sacha Carter. Mystérieux et discret, il devient bientôt sa raison d'être. Tout semble si magique lorsqu'elle se trouve auprès de lui.

Pourtant, la jeune femme constate rapidement qu'un mal de vivre habite son nouvel amoureux. Elle devra, bien malgré elle, apprendre à jongler avec sa démesure. Mais à quel prix ?

Au gré de ses humeurs, Sacha se réfugie derrière sa guitare, repaire reconfortant où la souffrance n'existe plus. Seul son frère Rick, flamboyant et transporté par une soif de vivre, vient mettre un peu de légèreté dans son lourd quotidien. Et si Jenny arrivait à diffuser une douce lumière sur sa tourmente ?

Un drame romantique intense où la bipolarité est abordée avec doigté et subtilité. Une histoire qui laissera le lecteur vibrant d'émotions...

Visitez jcl.qc.ca pour plus de détails.

*J*onathan Serra, enquêteur pour le Boston Police Department, se voit attribuer une nouvelle coéquipière en la personne d'Elisabeth Stevens. Ensemble, ils sont chargés de l'affaire Katriana, cette présumée tueuse en série qui joue la séductrice irrésistible afin d'attirer ses proies. Chaque cas met en scène un homme démontrant un fort attrait pour la luxure ; chaque fois, les lieux du crime sont laissés impeccables.

Si ce dossier devient l'un des plus frustrants de sa courte carrière, Jonathan se fait tout autant secouer par sa partenaire. Le jeune policier y voit, au-delà des jolies courbes, une âme sensible et fragile pour qui il se prend d'affection. Mais pourquoi Elisabeth tarde-t-elle à se laisser attendre ?

Bien que les deux collègues travaillent avec acharnement, les victimes de la femme fatale Katriana se multiplient rapidement et l'enquête se complexifie de plus en plus. Alors que tout semble sans issue, la découverte d'un lourd secret à l'origine des meurtres changera leur vie respective à jamais...

Sylvie G. détient le secret des personnages émouvants et attachants. Pour le plus grand plaisir de ses lecteurs, elle laisse ici courir une plume agile pour créer un brillant amalgame d'intrigue, de romance et de justice.

